

Voyage au bout de la patience *Mouvements du désir* de Léa Pool

Monica Haïm

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Haïm, M. (1994). Compte rendu de [Voyage au bout de la patience / *Mouvements du désir* de Léa Pool]. *24 images*, (72), 58–59.

VOYAGE AU BOUT DE LA PATIENCE

par Monica Haim

Mystique des lieux provisoires, intermédiaires entre les points fixes de la vie quotidienne, magie de la rencontre, alchimie du désir, mystère des sentiments, miracle de l'amour. Ce sont les principales figures de la métaphysique de l'amour inventée par les Romantiques, découvreurs du séduisant territoire nommé «vie intérieure». La découverte de cette «Amérique du poète» a éveillé la curiosité de bien des voyageurs qui ont exploré, avec passion et minutie, ses monts et ses vaux, ses sentiers tortueux et ses délicats méandres. Et, pour chanter ses charmes lyriques et ses sortilèges douloureux, pour tracer avec précision et finesse les contours nuancés de sa photographie fragile et contradictoire, ils ont inventé un langage, un rythme et une prosodie qui en évoque les richesses infinies, les expériences déclarées de loin supérieures à celles de la «vie extérieure».

En explorant par le film ce terrain intérieur afin de donner à voir le tumulte qui l'habite, Léa Pool prolonge donc une très longue tradition. Soit. Elle traduit dans son élaboration narrative et cinématographique une conception, désormais ultraconventionnelle, de l'expérience humaine divisée entre un dehors (superficiel et contingent) et un dedans (profond et transcendant). Soit. Elle prend la dramaturgie romantique pour les conditions

naturelles nécessaires à la naissance de l'amour. Soit.

Après tout, il n'y a pas d'obligation de faire des œuvres qui déconstruisent le tumulte intérieur (Kieslowski); qui subvertissent la dualité extérieur/intérieur (Godard première manière); qui mettent en pièces la métaphysique de l'amour (Almodóvar).

Et puis il est toujours séduisant — parce que rassurant — de croire au pouvoir du hasard qui, tantôt dans un hôtel, tantôt dans le désert, tantôt sur la crête d'une montagne suisse et, enfin, dans un train, provoque des rencontres magiques qui comblent l'écart entre le réel et l'imaginaire (*La femme de l'hôtel*), répare la perte d'un père et panse les blessures infligées par l'amour insuffisant d'une mère absente (*Anne Trister*), délivre des conséquences injustes d'un acte justifié (*La demoiselle sauvage*) et restitue le désir (*Mouvements du désir*). Mais quel en est le résultat?

C'est par exemple *Mouvements du désir*, une exploration de la formation du lien amoureux entre une jeune femme et un jeune homme qui se rencontrent dans un train par l'intermédiaire d'une enfant. Ce train les mènera, au terme d'un long voyage de cinq jours, à l'autre bout du pays. Donc, un train qui traverse un paysage photographié pour faire ressortir

ses moments de grandeur, un montage juxtaposant par des coupes nettes, franches et un tempo magnifique des plans intérieurs et des plans extérieurs — figure visuelle privilégiée par Pool et toujours maniée avec beaucoup d'adresse et d'efficacité, des personnages secondaires, anecdotiques, pour meubler le récit et les plans, une musique mêlant, à la manière des romantiques, mélodies folkloriques et composition symphonique; des acteurs qui, sans expressivité particulière, font leur travail, une narration omnisciente qui nous introduit jusque dans les rêves des protagonistes et un scénario dont l'essentiel passerait très bien dans une conversation entre copines, l'une décrivant à l'autre le transport amoureux et sexuel suivant la rencontre inespérée, miraculeuse, d'un type bien plus merveilleux qu'il ne paraît au moment où rien n'allait plus.

Mais à l'écran, c'est Catherine (Valérie Kaprisky), trahie par le désir de son amant pour un autre homme et abandonnée, femme à la dérive qui dit «on peut désirer quelque chose à en mourir, ne pas l'obtenir et ne pas mourir» et, en rêve, se voit vêtue d'une longue robe décolletée traversant le désert, le soleil battant sur son dos nu. Enfant, elle dit ne pas avoir senti l'amour de ses parents trop amoureux l'un de l'autre pour lui laisser de la

LA BOÎTE NOIRE

Verhoeven, Cronenberg, Schroeder, Anger, Deren, Pagnol, Gainsbourg, Tati, Keaton, Avery, Ferreri, Altman, Russell, Lombardi, Powell, Gillian, Greenaway, Forcier, Jarmusch, Carle,

Clouzot, Roeg, Wajda, Trotta, Pasolini, Von Stroheim, Fassbinder, Demme, Kazan, Cukor, Wyler, Capra, Pabst, Murnau, Saura, Mizoguchi, Kurosawa, Ophüls, Zulawski.



Catherine (Valérie Kaprisky).

place. Son unique possession c'est Charlotte (Jolianne L'Allier-Matteau), sa fille, produit de l'amourette d'une nuit de ses dix-huit ans. Au bout du voyage, à Vancouver, elle compte se louer une maison sur la plage et vivre de leçons de piano... (Nous sommes à la fin du vingtième siècle!)

Puis l'enfant, Charlotte. Et, pour que le lien maternel entre elle et Catherine ne puisse pas nous échapper, Charlotte, à la demande de Catherine, nous traduit fille par l'anglais «daughter».

Cette insistance sur le lien maternel tombe d'un coup dans un double panneau de conventions fatiguées: d'abord, la lour-

de signification a priori, du lien maternel dans les élaborations psychiques de la mise en scène de la vie intérieure (cf. *Anne Trister* et le sketch de *Montréal vu par...*), puis l'autre, métaphorique: la création, l'engendrement de l'art ou de l'enfant, chair de la chair de ses géniteurs, comme médiation entre la vie intérieure et la vie extérieure (cf. la réalisation du film dans *La femme de l'hôtel* et la peinture de la murale dans *Anne Trister*).

Enfin, Vincent, l'informaticien rangé, avec job et blonde à Vancouver. Mais lui aussi est un être sensible, fragile, blessé, voyant encore en rêve son père abandonner le foyer et sentant que son âme a

déjà vécu ailleurs, en Italie, terre romantique par excellence, patrie de l'amour, du lyrisme et de la poésie... Vincenzo.

Après un dîner où ils échangent des regards signifiants et une nuit passée en récits de vie se terminant par «de toute façon ce qui arrive de plus important dans la vie, on ne le comprend jamais ou alors beaucoup trop tard»: l'aube et l'amour...

Mais avant qu'il ne soit consommé, on étalera bien des dessous soyeux et des dentelles, on nous fera un ex cursus sur la nature du désir masculin (sexuel et agressif) et du désir féminin (ludique et jubilatoire) et on mettra en place les contrepoids: l'histoire tragique d'un amour brisé par une mort accidentelle, le couple de petits vieux amoureux, mignon et touchant, la femme aveugle et les réflexions sur les images et les souvenirs.

Le train sortira (littéralement) du tunnel et dans le wagon à bagages viendra l'étreinte. Elle fera (littéralement) accélérer le train, et, l'état de grâce atteint, la chose divine se produira, le train ne s'arrêtera pas. Mais dans la lumière grise du crépuscule, taches de neige sur une eau dormante et arbres nus, l'attitude des amants est pensive.

Que serait le romantisme si on ne se prenait pas la tête à deux mains?

Et puis... de quel désir s'agit-il lorsqu'un train qui fend le paysage accélère au moment du coït et se transforme un peu simplement et pesamment, en symbole phallique? Mais sans exaltation du désir masculin, que serait le romantisme? ■

MOUVEMENTS DU DÉSIR

Québec 1994. Ré. et scé.: Léa Pool. Ph.: Pierre Mignot. Mont.: Michel Arcand. Mus.: Zbigniew Preisner. Int.: Valérie Kaprisky, Jean-François Pichette, Jolianne L'Allier-Matteau, William Jacques, Mathiew Mackay, Élise Guilbault. 94 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.

CARRÉMENT

LA BOÎTE NOIRE 4450, rue St-Denis, 2^e étage 287-1249



Imaginons un peu que la Boîte Noire soit un film. Sûrement celui d'un jeune réalisateur. Pas hermétique, pas con non plus. Possiblement à contre-courant. Le genre qui finalement

se taille une place au box-office au grand dam des comptables et autres vendeurs de balayuses, ébahis. La critique: une vidéo-boutique qui affiche une Vision Originale.